

TRACT #10

| | |
|---|---|
| Tout ce qui sur papier semble libidineux | |
| Pourrait convenir pour une demande de bourses | LÀ LÀ |
| Je jongle de ouf avec l’impalpable | Je vais voir des films et d’autres gens vont les voir, je lis des livres et d’autres personnes les ont lus. J’aimerais une œuvre qui ne soit qu’à moi. |
| Ouais ça, je suis capable | J’aimerais pouvoir laisser une partie de mon corps dans un musée : un coude, un sein, une côte, un clitoris, une main, laisser une partie de moi charnue, une partie de peau accrochée sur un mur blanc dans une salle vide. Ce serait un dédoublement sensible d’une partie de mon corps : même à des kilomètres je continuerais de sentir ce que sent cette partie de moi laissée dans le musée, les visiteurs viendraient me caresser et je le ressentirais. À des kilomètres de là, sans voir qui me touche. Pendant que je m’affaire à autre chose. J’imagine que ce serait toujours des caresses plaisantes, même si on me pinçait ou me frappait. Ma peau est habituée à toutes sortes de contacts, un geste qui touche est un geste qui touche : ma peau les aime tous. Je ne me laisserais pas, j’aimerais ça tout le temps. Il y aurait quelque chose de la glory hole, un bout de mon corps exposé au toucher, à la lèche, au baiser, mais le reste de mon corps ne se trouverait pas derrière le mur : je serai pleinement moi ailleurs. Je serais caressée dans un musée, en même temps que mon corps s’exploiterait à la caisse automatique du supermarché, à travailler devant un ordinateur, à faire la vaisselle. La nuit le musée serait fermé, je dormirais avec quelqu’un que j’aime et qui toucherait tout mon corps toute la nuit. Mon repos serait de savoir qui me touche. Cette personne comprendrait que j’ai besoin d’avoir une partie de moi dans un musée, que toutes ces caresses sont pour moi non négociables. Si je laisse le creux de mon avant-bras dans le musée, je le sens tout le jour, je suis caressée tout le jour, et la nuit je suis collée à la personne que j’aime et qui comprend que j’ai besoin d’être caressée. Les gens ne sauraient pas que je ressens vraiment leurs caresses, ils ne verraient qu’un bout de peau, inerte, anonyme, exposé sur un mur, ils trouveraient ça très ressemblant c’est fou. Les médias et les critiques n’en parleraient pas, ça resterait mes affaires, mon intime et secret besoin de caresses. Là là. |
| Je mets les voiles avant que tu te dresses | Miel Pagès |
| Visiblement tu ne tires toujours pas, maîtresse | |
| Romane Riquier | |
| RATTRAPÉE | |
| Basses et slogans explosent dans les gorges | |
| Droits, papiers, logements, nous exigeons tout | |
| Formant avec ceux dont l’espoir est glacé | |
| La bulle tiède d’une communauté d’idéaux | |
| Un bras sous le mien tient aussi la banderole | |
| Nous marchons en cadence, tenons jusqu’à la nuit | |
| Et à la fin, je rentre chez moi | |
| Mes doigts gelés prétendent qu’ils vont casser | |
| Quand le beurre refuse de céder au couteau | |
| L’un est pied nu, béquilles, on dégote une chaise | |
| Pour libérer ses mains autour d’un bol de soupe | |
| Nous partageons la chaleur des gorgées épicées | |
| Quelques mots sur le temps et un air de musique | |
| Mais à la fin, je rentre chez moi | |
| Les rires éclatent et réchauffent comme ils peuvent | |
| Les murs impassibles et les chaises ébréchées | |
| Dans le rai de la porte, sourcil suspicieux | |
| De ce maton carré au regard polaire | |
| Nous continuons l’histoire, poètes assis en cercle | |
| Barrières et matricules un moment disparus | |
| Sauf qu’à la fin, je rentre chez moi | |
| Unt’ Margaria | |
| Ons Ben Youssef | |
| CECI CELA | |
| maintenant que ceci est passé | |
| et que j’ai accompli cela | |
| je souffre toujours | |
| avec la même intensité | |
| avec la volonté de comprendre pourquoi | |
| avec la rage d’en sortir | |
| avec le désespoir parfois | |
| avec la dépression souvent | |
| maintenant que ceci est passé | |
| et que j’ai accompli cela | |
| je souris toujours | |
| avec la même bouche | |
| avec une pointe de mystère | |
| avec autant de scepticisme | |
| avec la peur que ça ne dure pas | |
| avec l’impression que ce n’est pas moi | |
| maintenant que ceci est passé | |
| et que j’ai accompli cela | |
| j’entrevois le jour | |
| avec sa nuit | |
| avec ses nuances | |
| avec ses contraires | |
| avec ses imperfections | |
| avec ses possibilités | |
| Maintenant que ceci est passé | |
| il me reste à vivre | |
| maintenant que j’ai accompli cela | |
| il me reste | |
| à vivre | |
| Ananda Brizzi | |

| | |
|--|-----------|
| COUSSINS | |
| des B.K. sur crachats | |
| de l’hypnovel au P.S.E. | |
| je n’ai jamais appris à pleurer | |
| l’été se dévoile et toi tu n’es plus là | |
| tu te dévoiles aussi | |
| et moi je me voile aussi | mes yeux. |
| en ce moment on porte des masques mais bizarrement je vois plus d’êtres qui me sont chers sans _ | |
| un membre marbré, sans pouls, froid | |
| tirage et polypnée. | |
| je n’ai jamais appris à pleurer | |
| oui mais ce n’est pas ton papa | |
| les fleurs du magnolia s’épanouissent | |
| sous la station radio classique tes vagissements s’évanouissent, | |
| j’ai mangé des gnocchis avec des poivrons c’était bon. | |
| tu es dans mes pensées je ne pense pas à toi | pourtant |
| je n’ai jamais appris à pleurer | |
| Chloé Ménard | |
| Les lampadaires bordent la route de campagne. On dirait une nationale au milieu de rien. Elle est déserte, pourtant il est encore tôt. La musique déborde de la voiture. Nos voix aussi. La perspective de fêter quelque chose qui n’existe pas nous enivre. Les fenêtres grandes ouvertes, on hurle à la nuit. On chante avec les cigales qui vont se coucher. La nuit est océan. Elle s’enflamme d’un coup. La lumière de ces tiges de métal réchauffe la route. On n’est plus invisible. On existe aussi pour les autres maintenant. Ils peuvent nous voir. L’intimité de notre solitude s’envole et la réalité nous rappelle. Je roule vite. L’euphorie emmène la voiture. Un homme apparait sous le lampadaire. On rit. Ça n’a pas de sens. Seul sous une lampe. Ma tête se tourne. Je vois ce que voyait l’homme sous le lampadaire. Elle est au milieu de la route. Phare éteint, moteur coupée, entourée d’hommes. Ça n’a pas de sens. Je roule trop vite. On ne s’arrêtera plus. À l’éviter, on passe au travers. Ils étaient seuls au milieu de la nuit. Au milieu de la route. Au milieu des champs. Au milieu de l’été. À la fin de nous. Nos chants éclatent. Les hurlements déchirent la nuit. On est loin de la Dordogne mais on se noie. En glissant, le mur nous a bordé. On a effleuré le sentiment du souvenir. On est arrêtées. Figées. Les déchirures de nos corps tonnent plus fort que l’orage. On coule de la voiture. On s’étale sur les herbes mortes. Nos corps se mêlent pour voir s’envoler la douleur. Les lumières clignent. Ils crient dans notre silence. Nos voix se sont échappées. | |
| Assises contre le métal brûlant, on regarde ce qui aurait dû être les dernières étoiles. | |
| L’ACCIDENT | |
| Léa Brüzek | |

TRACT #10

On marche vite, pour arriver plus vite. Pas parce qu’on est pressé:e:s d’aller se coucher, mais par peur. La rue, elle ne nous appartient pas. On nous l’enlève quand on fait un coming-out et elle n’a jamais appartenu aux femmes. Ils nous la prêtent de temps en temps pour qu’on manifeste. Entouré-e:s de barrières, ils nous disent que c’est pour nous protéger mais c’est pour ne pas qu’on déborde, pour ne pas qu’on réclame. On devrait les remercier de nous laisser exister mais après le mois de Juin ou le 8 Mars, quand la nuit tombe, on marche vite. Alors on ralentit. On tape du pied. On scande : “I want it, I got it.” On se regarde. On se félicite. On se embrasse. On se célèbre. N’importe où, n’importe quand. Cette rue est la nôtre autant que la leur. Alors on se soulève et on la reprend. D’abord la rue, puis le monde. On brûle des soutiens-gorge et des banques. Tout ça pour qu’un jour, enfin, on marche vite non plus par peur mais parce qu’on a juste envie d’aller se coucher.

| | |
|--|----------------|
| OHÉ Z. | Antonin Auvert |
| <p>On sonne C’est le père qui ouvre Nous reçoit Quelques mots de convention On se envoie On est poli On lui a serré la main sur le seuil Discrètement on la frotte contre notre jean Elle est humide</p> | |

| | |
|--|---|
| <p>On continue de parler Le trajet Aucun problème pour le déplacement Et en même temps on sonde la pièce La télévision est allumée Du linge plié sur le fauteuil en cuir Du linge qui attend sur une table à repasser Des magazines papiers importants des enveloppes sur la table à manger On s’assoit Des enfants jouent ou crient au fond</p> | <p>On la devine Elle s’occupe de son petit frère Elle ne nous regarde pas De dos</p> |
| <p>Un pincement puis On repense à la sonnette On a sonné</p> | <p>Elle n’a pas pu ne pas nous entendre Elle a remarqué notre venue L’attendait peut-être Anxieuse ou excitée</p> |

| | |
|---|--|
| <p>On la surveillance du coin de l’œil Sans en avoir l’air On continue de parler au père Professionnelle, on se veut rassurante On prend le ton d’une mère et non d’une amante On sort un carnet Comme si on allait prendre des notes On écoute On parle d’elle On complimente On la dit douce Intelligente</p> | <p>On garde belle au fond du ventre</p> |
| <p>On le tait Cela vaut mieux</p> | <p>Elle ne s’est pas retournée Elle regarde par la fenêtre de l’autre côté Son frère dans les bras</p> |

| | |
|--|---------------------------|
| <p>Pourtant en partant on la saluera Elle entendra notre au revoir forcée de nous voir On la regardera sans gentillesse D’un air vide Sur lequel elle se questionnera plus tard En notre absence Elle se demandera</p> | <p>Pourquoi j’y pense</p> |
| <p>Lucie Lelong</p> | <p>Thomas Mattei</p> |

| | |
|---|-------------------------------------|
| <p>Altruiste jusqu’au bout.Et dans ta main ce sexe, que l’on se partage.</p> | <p>L’AUTRE</p> |
| <p>Poème brutal. Avec chute. Sans ceinture de sécurité.</p> | <p>And you are</p> |
| <p>Sur le bas côté? Dans un fossé entre terre et vers.</p> | <p>Mon histoire dans l’histoire</p> |
| <p>Comment s’appelaient les rues avant la libération ? Avant la révolution ? Avant la liberté ? Je pense à ça.</p> | |

| | |
|--|----------------------|
| <p>N’oublie pas qu’un camion de pompier qui s’élance contient parfois un futur cœur à greffer.</p> | |
| <p>En observant la lente mutation de la montagne</p> | <p>Louis Zerathe</p> |

| | |
|--|---------------|
| <p>La desquamation progressive</p> | |
| <p>Et le glissement des feuilles basaltiques</p> | |
| <p>Qui sont autant de pages perdues pour la poésie</p> | <p>МАՇԿԱ*</p> |
| <p>Il regrette l’enthousiasmante fusion des roches</p> | |
| <p>Le paysage innervé par le magma</p> | |
| <p>Sorti de la colossale bouche à feu du cratère</p> | |
| <p>Le soulèvement des cendres</p> | |
| <p>Et la fumée inspirante du soufre</p> | |

| | |
|---|--|
| <p>Il a la nostalgie de l’activité infernale d’un sous-sol rêvé</p> | |
| <p>D’un ventre créateur déchiré de violentes brûlures</p> | |
| <p>Que pourtant il n’a pas connues</p> | |
| <p>Un ventre qui n’est pas le sien</p> | |
| <p>Et il n’a pas vu l’Etna ni la Caraïbe ni le paysage lunaire de l’Islande</p> | |
| <p>Et sa montagne est le mur de briques aveugle</p> | |
| <p>Où se devinent d’anciens conduits de cheminées</p> | |

| | |
|---|--|
| <p>Avec la gorge d’un vide-ordure désaffecté</p> | |
| <p>Dans l’écœurement du cycle quotidien</p> | |
| <p>Au rythme d’un soleil par jour</p> | |
| <p>Il mine en forçat de la mémoire</p> | |
| <p>Et gratte comme on se râcle la gorge</p> | |
| <p>La paroi verticale de l’expérience invécue</p> | |
| <p>Attentif à la flamme</p> | |
| <p>Il guette le vacillement de sa mandorle</p> | |

| | |
|--|--|
| <p>Le signe de l’explosion imminente</p> | |
| <p>De l’intervention du désordre</p> | |
| <p>Dont il se promet de faire une occasion</p> | |
| <p>Cette attention</p> | |
| <p>Cette attente brûlée de vivre et d’avoir vécu</p> | |
| <p>Si on le lui demandait à l’instant</p> | |
| <p>Est ce qui vaut d’être retranscrit</p> | |

| | |
|---|--|
| <p>35 degrés, j’ai oublié de boire toutes ces heures, c’est ce que fait la musique si belle c’est ce que fait la danse, l’imprévisibilité des mouvements qui semblent mille, quand on est qu’un. Plus de pensée pour le chat. Nema zive mačke**</p> | |
| <p>Belgrade, Juillet21</p> | |
| <p><i>*chat</i></p> | |
| <p><i>**Il n’y a pas chat qui vive</i></p> | |

| | |
|-----------------|--|
| <p>AG. Anne</p> | |
| | |

| | |
|--|---|
| <p>PRIÈRE POUR QUE LE PRÉSENT ET L’AVENIR SE RENCONTRENT ENFIN SUR UNE LIGNE À HAUTE TENSION</p> | <p>Cher adelphe qui es sur la Terre,</p> |
| | <p>Ferme les yeux</p> |
| <p>Regarde les déesses qui marchent sur les fils électriques</p> | <p>L'éternité s’amuse</p> |
| | <p>De nos défilés haute couture</p> |
| | <p>Dans un éclat de rire</p> |
| | <p>Avale l'une de ces déesses</p> |
| | <p>Marche sur les volcans endormis</p> |
| | <p>Fais trois fois le tour de la planète</p> |
| | <p>Pour digérer ton enthousiasme</p> |
| | <p>Et regarde devant toi</p> |
| | <p>L'avenir a la couleur du présent étendu</p> |
| | <p>Dans l'herbe brûlée par le soleil de juillet</p> |

| | |
|---|--|
| <p>Attention, si tu récites cette prière plusieurs fois par jour, il n'est pas impossible que tu te transformes soudainement en Queen Guru.</p> | |
| | |

| | |
|--|---------------------|
| | <p>Eli Desanlis</p> |
| | |

| | |
|--|--|
| <p>La table ébouriffée de tasses consommées ressemble à ces matins de vaines confidences où nos désirs s’apaisent pour nourrir la patience de nos vies constantes.</p> | |
| <p>Le pain retient l’odeur de ta bouche et tes mains ton départ est dans l’ordre des choses régulières</p> | |
| <p>tes départs s’apparentent à des contestations…</p> | |

| | |
|---|--|
| <p>ton devoir t’appartient qui t’offre l’exception d’une vie de soldat face à sa vocation.</p> | |
| <p>Tu œuvres tous les jours comme on prend l’uniforme tu me reviens le soir pour m’offrir la beauté de ton cœur libéré des fiertés mensongères.</p> | |
| <p>Tu m’as choisie pour vivre en rêvant d’avenir comme on choisit un âne</p> | |

| | |
|--|--|
| <p>qui avance au soleil vers un sommet d’argile tu m’as choisie un jour, un jour de comédie et ce jour recommence comme l’horloge égrène nos baisers sous la pluie</p> | |
| <p>et cette pluie battante pourrait bien nous laver de nos humeurs changeantes.</p> | |
| | |

| | |
|-----------------------|--|
| <p>Claire Raphael</p> | |
| | |